BERTRAND DE JOUVENEL

LE RÉVEIL DE L'EUROPE

PROBLÈMES ET DOCUMENTS

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1938.

Venit Hesperus, ite capellæ...

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PRÉFACE

La planète Terre roule dans les espaces infinis avec plus de deux milliards d'êtres humains à son bord.

La partie consciente de l'humanité se monte peut-être à vingt millions d'individus. Ceux-là regardent les facilités d'existence dont ils jouissent, et la routine professionnelle à laquelle ils sont soumis, comme le profit qu'ils retirent et la contribution qu'ils apportent à une collaboration humaine quasi universelle.

Parmi eux, une élite plus restreinte encore réfléchit aux avantages que comporterait une collaboration mieux conçue.

Cette élite consciente d'appartenir à une civilisation et s'inquiétant du destin de cette civilisation, on pourrait la repérer sur une carte du globe : on indiquerait par des hachures, plus ou moins serrées, les régions où ces « civilisés-conscients » forment plus d'un cent millième, plus d'un dix millième, plus d'un millième, plus d'un centième de la population.

On prendrait alors une idée plus juste de l'univers. Tout d'abord, on se rendrait compte que, là-même où la densité des « civilisés-conscients » est à son maximum, ils ne représentent encore qu'une faible proportion de la population. A supposer qu'ils discernent ce qui est nécessaire à l'avancement de la civilisation, ils doivent logiquement éprouver de grandes difficultés à faire accomplir à la majorité inconsciente les gestes nécessaires.

Ensuite, on s'apercevrait que l'aristocratie intellectuelle de l'humanité est très inégalement répartie. Elle est concentrée dans certaines zones. Les organes politiques représentatifs de ces zones devraient exercer une grande autorité dans le gouvernement du monde. Il en est ainsi quand ces zones sont le siège d'un vaste empire comme l'empire anglais, l'empire français.

Extrait de la publication

Il n'en est pas ainsi pour la zone de civilisation suisse qui mériterait d'être à la tête d'un empire. Au contraire, il y a des empires qui n'ont à leur tête qu'une zone de civilisation infime : ainsi l'empire russe.

Réfléchissant devant une telle carte du globe, voyant les « civilisés-conscients » noyés dans la masse inconsciente, on en vient naturellement à concevoir la nécessité d'une collaboration très étroite entre eux pour que ces « responsables » puissent faire lever la pâte lourde.

Le Grand Schisme.

Or, notre époque sera sans doute, pour les historiens, celle du Grand Schisme.

Les bergers de l'humanité sont en dispute. Il y a entre eux un désaccord profond sur les moyens de « faire progresser la civilisation ». Les termes de Civilisation et de Progrès, eux-mêmes, n'ont plus un sens précis.

Voilà deux siècles que le Grand Schisme se prépare.

Nos sociologues ont pris de plus en plus clairement conscience de la Civilisation comme une entreprise, conduite par le petit nombre, exécutée par le grand nombre, ayant pour objet de changer la condition humaine *et peut-être jusqu'à la nature de l'homme. Nos historiens ont découvert que des civilisations se sont développées déjà à différents moments de l'Histoire et en différents points du globe, qu'elles ont atteint un certain développement, puis se sont effondrées. Nos techniciens ont insisté sur le fait qu'ils mettent à notre dispositions des sources d'énergie quasi inépuisables que n'ont pas connues les civilisations antérieures.*

Disposant de toutes ces données, la partie responsable de l'humanité doit d'abord résoudre un problème intellectuel. Comment éviter à notre civilisation le déclin et la chute qui ont été le partage des civilisations précédentes ? Comment la porter à un degré très supérieur à son état présent ?

Puis il lui faut faire œuvre pratique : les conditions nécessaires à la conservation et au progrès de la civilisation supposées connues, la masse inconsciente de la société doit être convaincue ou contrainte de remplir ces conditions.

Notre époque offre le spectacle inquiétant d'une élite divisée quant aux moyens de maintenir et d'améliorer la civilisation. Non que le problème ait donné lieu à des recherches de caractère vraiment scientifique. Loin de là.

Extrait de la publication

C'est de sentiments confus, d'analogies douteuses, de préjugés sommaires que sont faites les « idéologies » qui, chacune, prétendent montrer à l'Humanité la véritable direction du Progrès.

Combien « la partie consciente de l'humanité » est elle-même encore inconsciente, c'est ce qu'on mesure en constatant la pénurie d'études sur les causes du développement et de la décadence des sociétés humaines. L'exemple de Montesquieu et de Gibbon a été bien peu suivi. Les historiens qui embrassent une période assez longue pour montrer une civilisation s'épanouissant et se fanant sont, dans ce temps de spécialisation, de plus en plus rares. Et ils estiment presque toujours qu'il n'est pas de leur ressort de rechercher, sous les symptômes de grandeur et de décadence, les causes agissantes.

On peut donc dire de notre société qu'elle est ignorante de sa position réelle. Les uns lui promettent qu'évoluant dans tel sens, elle se transformera en une sorte de paradis. Les autres, au contraire, lui crient « casse-cou »! Aucune certitude.

Cependant, depuis une quinzaine d'années, les voix alarmistes gagnent rapidement en volume.

La confiance dans le Progrès.

Il est légitime, je pense, de regarder un esprit adolescent, avide, assimilateur, comme constituant un reflet assez fidèle des convictions dominantes dans l'intelligentsia *régnante. Usant de cet artifice, je me reporte à la foi de mes vingt ans pour retrouver les postulats alors généralement admis.*

Et je constate que si l'on dissertait avec enthousiasme sur les moyens de hâter le perfectionnement de la civilisation, on ne songeait pas que son maintien même, pût être mis en question. On tenait alors à progrès tout ce qui était changement. *L'idée que l'on se faisait du Progrès, était tirée des plus notables changements auquel on avait assisté. Comme on superpose diverses photographies de membres d'une famille sur une plaque sensible pour avoir un portrait générique, de même on superposait des changements pour avoir un portrait du Progrès.*

Dans cette idée du Progrès, il entrait tout d'abord la notion de vitesse accrue, dérivée de l'expérience des autos et des avions. Il y entrait la notion collatérale de monde rapetissé, de frontières dévaluées, de rapprochement des peuples dans le sens d'une plus grande similitude de coutumes et de sentiments. A cet effacement des différences régionales, contribuerait l'uniformité des produits jetés sur

le marché mondial par le travail à la chaîne. Tout cela tendrait à assurer un niveau de vie minimum commun aux hommes de toutes nationalités et de toutes couleurs. La confrontation des religions et des enthousiasmes nationaux ferait tomber tout ce que chaque foi a de particulier et ne laisserait subsister qu'une vague confiance dans un principe suprême de l'univers, et une affection raisonnable de chacun pour sa langue natale.

Dans les existences individuelles, le progrès se manifesterait par la diminution de la responsabilité personnelle. La régularité croissante des rapports économiques, le transfert des risques à la collectivité, procureraient à l'homme une sécurité croissante. La bureaucratisation de toutes les fonctions sociales aurait pour contre-partie une élimination des extrêmes inégalités.

Le destin de notre civilisation n'inquiétait nullement les docteurs. Toute mutation sociale imprévue d'eux, sitôt constatée, était incorporée à leur conception du Progrès.

Des paroles discordantes se faisaient parfois entendre. Mais les pessimistes avaient ce désavantage de fonder leurs avertissements sur des principes très différents. Si on peut établir un rapport entre Carlyle et Sorel, entre Ruskin et Mistral, entre Samuel Butler et Georges Duhamel, on ne peut prétendre que ces Cassandres du Progrès aient proposé une alternative bien définie à la direction que prenait notre société.

Soudain, en très peu d'années, les sociétés occidentales ont présenté des symptômes alarmants de décadence. Dans une élite jusqu'alors presque unanimement convaincue que notre monde était en passe de devenir le meilleur des mondes possibles, une sécession se produisit. Une fraction importante de la classe intellectuelle découvrait les tares rapidement grandissantes de notre civilisation, et proclamait qu'il n'y avait point de temps à perdre pour opérer un redressement brutal.

L'angoisse subite des uns est-elle mieux justifiée que la complaisance prolongée des autres ?

En tout cas, la coexistence de deux vues qui s'opposent violemment constitue, pour notre société, un danger mortel.

Pour le salut de la Civilisation, les deux équipes adverses prennent l'une contre l'autre des mesures de répression et de suppression. L'importance de l'enjeu justifie ces violences.

Nous sommes en un temps où l'Humanité trouve à son service des forces géantes. Pour permettre l'exploitation de ces forces, il a fallu que les hommes s'associent aussi étroitement presque que les insectes,

donnant ainsi à ceux qui les mènent le pouvoir de déterminer la vie externe et même interne de chacun. L'individu étant tombé dans une si étroite dépendance, il devient vital que ses dirigeants fassent le meilleur usage d'une si grande puissance. La haine est justifiée, s'adressant à ceux que l'on croit coupables de provoquer la ruine de la Civilisation. Tout sentiment moins vigoureux que la haine serait l'indice certain d'un manque de virilité.

Vouloir donc tempérer la guerre d'idéologies qui divise notre société est une simple sottise.

On ne peut pas humaniser cette guerre ; il faut la terminer. Cela en restaurant l'unité de vues de la partie consciente de l'Humanité. Et pour cela, rechercher et établir de façon aussi certaine que l'infirmité humaine le permet, où est pour notre civilisation la voie du développement, où est la voie de la décadence.

On trouvera ici les recherches que l'auteur a faites pour établir sa conviction propre. Ce livre, en effet, n'a point été rédigé d'une traite pour exposer des opinions préconçues. Il a, au contraire, été entrepris par un homme qui voulait mettre de l'ordre dans ses idées. Ce fut une tâche longue : commencé en octobre 1933, *l'ouvrage n'était achevé qu'en août* 1937. *Encore aurait-on voulu, à la lecture des épreuves, le reprendre encore et le remanier.*

Durant sa composition, il s'est produit maint événement d'importance historique. Notamment, dans notre pays, le 6 *février, la formation du Front Populaire, et l'expérience socialiste. En Allemagne, l'installation du régime hitlérien; en Russie, la liquidation du socialisme; en Espagne, une guerre de religions. Dans l'ordre international, le déclin de la France en Europe et le déclin de l'Europe dans le monde.*

Tous ces faits ont marqué sur un esprit constamment plongé, par obligation professionnelle, dans le bain du Présent. Le sage affirmera que la pensée exposée ici a trop subi les ébranlements contemporains. Il aura certes raison. Mais si l'on juge mieux avec plus de recul, il faut cependant, pour se diriger quotidiennement, se fournir à soi-même une certaine explication du monde au sein duquel on agit.

Cet ouvrage, c'est l'explication que l'auteur s'est donnée. Puisse-t-elle être utile à d'autres que lui !

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

LES BEAUX JOURS

(Le Rêve d'un Monde ordonné.)

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Vingt ans en 1923.

« Chaque âge amène des besoins sociaux qui font prendre aux hommes de la même époque des penchants, des vœux, des désirs, des déterminations analogues. »

Charles Dupin (1826).

Qu'on veuille bien, dans ce premier chapitre, me permettre l'usage du pronom haïssable.

En 1923, j'avais vingt ans, je prenais conscience de la société humaine et tous les espoirs qui hantaient alors les esprits vinrent bruire à la fois dans mon cerveau neuf.

Un monde nouveau commençait.

Dans les cafés du quartier Latin qui ont reflété depuis un siècle tant de gestes véhéments et de cravates mal nouées, les adolescents de mon âge s'enivraient du destin promis à leur génération.

La besogne était déjà en train. Parfois un des artisans du grand œuvre venait, dans un amphithéâtre sentant l'encre et la craie, nous expliquer que des promesses d'assistance échangées entre les nations du monde allaient vouer toute agression à la déroute et que la guerre devenait donc impossible. D'ailleurs, elle serait inutile dans l'univers modernisé, des méthodes pacifiques étant prévues pour le règlement de tous les différends. Les immenses dépenses militaires du passé se trouveraient bientôt sans objet. Les sommes ainsi libérées seraient appliquées à l'amélioration sociale.

D'autres fois, on nous décrivait les procédés modernes de pro-

duction : dans une usine éblouissante de propreté et de lumière, des milliers d'hommes faisaient avec ordre des gestes prompts, et une file continue d'automobiles sortait miraculeusement de leurs mains. Après quoi, vêtus de vestons bien coupés, les travailleurs aux joues roses s'installaient chacun au volant de sa voiture et revenaient à leurs maisons confortables, pour soigner leurs fleurs. On nous promettait la disparition de la petite usine sordide crachotant sa fumée sur la ville, de la boutique obscure et pisseuse, des bureaux aux vitres constellées de mouches mortes.

On allait faire le ménage de l'univers.

Dans des stades innombrables, la jeunesse du monde brunirait son corps et tendrait ses muscles, atteignant à la véritable égalité, celle de l'aspect, des manières et de l'assurance.

Nous éprouvions pour les constructeurs une ferveur religieuse. C'était Benès, portant sa tête de guingois; c'était Robert Cecil, avec sa silhouette voûtée d'oiseau ascétique; c'était Albert Thomas, la barbe rousse en bataille; c'était Jouhaux et son air de Richelieu soufflé.

Ils passaient parfois parmi nous et disaient : « Vous sur qui ne pèse pas l'hypothèque de la mentalité d'avant-guerre, vous nous continuerez, d'un pas plus rapide, plus allègre et plus sûr. »

L'univers mis en ordre.

C'étaient des années exaltantes. Une grande espérance naissait, commune à toute la jeunesse d'Europe. Jusqu'à notre époque, nous semblait-il, les hommes avaient agi en aveugles, mus par des instincts, des passions, un égoïsme à courte vue. Désormais ils seraient guidés par des pilotes sans passions qui, du haut d'un observatoire, discerneraient et dicteraient les comportements individuels les plus conformes à l'intérêt de tous et de chacun. Les mots de coopération, de collaboration, de solidarité, d'interdépendance, nous venaient naturellement aux lèvres. La Raison allait gouverner le monde.

C'était le moment où M. Poincaré brandissait encore le Traité de Versailles devant tous les monuments aux morts. Mais sa voix aigre appartenait déjà au passé. Nous écoutions Keynes qui affirmait : « Vouloir faire payer les vaincus, c'est ruiner les vainqueurs. » Et Ford qui déclarait : « Plus hauts sont les salaires ouvriers, mieux le capitalisme vend ses produits. » Dans cet optimisme, nous reconnaissions « l'esprit du temps », celui que nous nous promettions de

Extrait de la publication

porter avec nous à mesure de notre ascension. Nous étions profondément convaincus que toutes les apparentes oppositions d'intérêts recouvraient des solidarités plus profondes masquées par des préjugés.

En entrant dans la carrière, nous ambitionnions de secouer « la poussière de nos aînés » qui recouvrait, pensions-nous, les réalités. Des mots à majuscules habitaient la langue comme un mobilier d'époques diverses encombre la demeure familiale : il y avait *Nation* et *Démocratie* qui venaient de nos arrière-grands-parents; il y avait *Individualisme* et *Initiative Privée* qui venaient de nos grands-parents; il y avait *Laïcité* et *Syndicalisme* qui venaient de nos parents. Nous ne prétendions pas mettre ces vieux meubles dehors, mais nous nous réservions d'en faire l'inventaire critique. Nos aînés et nos guides étaient ceux dont Péguy avait écrit en 1910 : « *Aussitôt après nous commence un tout autre monde... exactement le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent...* »

Plus de mystique ? Leur rêve d'un monde bien jardiné où une main experte et robuste discipline la nature selon des plans raisonnables, ce rêve, que nos aînés nous transmettaient, ne comportait-il pas une mystique ?

Ce rêve a été formulé d'abord par H. G. Wells. Pendant quarante ans, celui-ci s'est employé à décrire la fourmilière humaine de deux milliards d'habitants, à expliquer comment elle s'est constituée, à préconiser les moyens de l'organiser rationnellement pour le plus grand avantage de chaque participant. Exprimant en un langage simple, avec une incomparable force de suggestion, la tendance de son époque, Wells a trouvé de puissants auxiliaires, comme Francis Delaisi en France, Stuart Chase aux États-Unis, G. D. H. Cole en Angleterre.

Voilà quels étaient les maîtres immédiats de « la génération d'après-guerre », et de « la génération du feu ».

Quand nous commençâmes à collaborer avec celle-ci, nous constatâmes que nous nous accordions de façon quasi miraculeuse. Parlant naturellement le langage du temps puisque nous n'en connaissions pas d'autre, nous étions toujours sans effort dans la note qu'ils avaient choisie comme juste, mais qui ne leur venait pas si spontanément qu'à nous.

Revenant sur notre formation intellectuelle, je lui trouve les caractéristiques suivantes.

Primo : Les événements d'ordre public ont pris le pas sur les

Extrait de la publication

événements d'ordre privé. Pour un enfant de quatorze ans, le bombardement de Paris était plus concret que la naissance d'une sœur. L'armistice était plus réel que le baccalauréat. Je crois bien que c'est là une anomalie presque sans précédent. Jamais, depuis l'époque de la Révolution et de l'Empire, la chose publique n'avait ainsi surclassé la chose familiale.

Secundo : Les grandes innovations techniques, automobile, aviation, téléphone, cinéma, radio, sont devenues d'usage commun durant l'enfance ou l'adolescence des hommes de ma génération. Ceux-ci ont été amenés à considérer les instruments nouveaux non comme des objets de luxe s'ajoutant à un mode de vie qui ne les supposait pas, mais comme les moyens d'un mode de vie nouveau.

Tertio : La période au cours de laquelle nous avons fait nos premières expériences était la période d'inflation 1920-1926. Elle a vu le succès foudroyant des audacieux et la ruine des prudents.

De là nous venaient trois tendances.

Primo : Changer le sort individuel nous semblait être du ressort de l'action collective plutôt que du ressort de l'action individuelle.

Secundo : Les routines basées sur l'outillage social ancien nous exaspéraient. Nous étions contre les coutumes. Nous pensions qu'un outillage social nouveau justifiait l'établissement de coutumes nouvelles.

Tertio : Nous pensions à acquérir plutôt qu'à conserver, à entreprendre plutôt qu'à défendre. Nous avions foi dans les miracles du crédit plutôt que dans les vertus de l'État.

« *Les jeunes équipes.* »

Nous allions, propagandistes ingénus, dérouler notre rêve devant les citoyens de La Charité-sur-Z ou de Y-le-Roi. C'était dans des mairies vieillottes et je vois encore en face de moi quelques visages paysans me fixant d'un regard immobile et à la longue inquiétant. Ces hommes voulaient-ils ce que nous voulions pour eux ? Évidemment nous ne connaissions pas la France. Nous n'étions que des petits officiers d'état-major sans stage dans la troupe.

Nous décrivions ce qui pourrait être réalisé par un emploi rationnel des forces de l'humanité. Nous prétendions convaincre ceux que leur formation avait le moins préparés aux vues d'ensemble sur le monde.

Extrait de la publication

J'ai gardé un cuisant souvenir de ma première conférence « sociale » faite à un auditoire purement ouvrier. Je dépeignis des conditions d'existence que mon public estimait irréalisables. J'aggravai mon cas en les déclarant déjà réalisées aux États-Unis (sur la foi de rapports d'ailleurs exagérés). J'appris alors à connaître le scepticisme de la classe ouvrière, et que rien n'avive sa défiance et n'éveille son hostilité comme de prendre des exemples à l'étranger.

Entre l'intellectuel qui se représente ce qui devrait être, et l'ouvrier ou le paysan qui ne conçoit que de légères variantes à sa condition présente, il y a une cloison étanche. Cette cloison, seules des émotions populaires spontanées peuvent l'ébranler. Les remueurs d'opinion, à qui l'on donne le beau nom d' « agitateurs », n'entreprennent point d'échauffer telle région, mais se rendent là où des troubles sont annoncés. De même qu'à une certaine température, des corps chimiques, jusque-là inertes, acquièrent soudain des propriétés nouvelles, de même l'ouvrier se transfigure. Les théoriciens révolutionnaires parlent de « masses ». Normalement, il n'y a pas de masses. Il y a les cantonniers endormis sur les talus, écrasant de tout le poids de leur corps les lames tendres du gazon, il y a les maçons qui lampent leur vin autour d'un brasero, il y a les « textiles » qui mangent leur saucisson, assis par terre, adossés à la « jenny », tandis que la poussière de coton volette dans l'atelier.

Les travailleurs ne se disent pas plus « Nous autres, les masses », que nos aïeux ne se disaient : « Nous autres, les hommes du moyen âge. »

J'en ai dit assez pour montrer que les « jeunes équipes » de 1923-1929 partageaient les travers des « sociétés de pensée » du XVIIIe siècle. Elles bâtissaient dans l'abstrait un univers « juste », sans se préoccuper s'il coïncidait ou non avec les vœux du grand nombre. Il faut des méthodes autoritaires pour matérialiser de tels rêves. Desseins conçus *a priori*, méthodes autoritaires, c'est tout le jacobinisme.

Ce qui nous manquait le plus, c'était de concevoir les moyens politiques de nos vastes réformes. Il fallait, pour les entreprendre, se représenter l'Humanité comme une grande machine dont l'énergie se dépensait en frottements infinis, et dont le rendement pouvait être énormément accru. Nous nous adressions aux masses, alors que seule une aristocratie internationale aurait pu avoir pareille vision des choses. Nous tirions une immense assurance du

Extrait de la publication

TROISIÈME ÉDITION ÉDITIONS DE LA 06.318
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PROBLÈMES ET DOCUMENTS

ALFRED APFEL
Les Dessous de la Justice allemande (*traduit de l'allemand*) . . . . . 15 fr.
HENRY ANDRAUD
Quand on fusillait les Innocents (*Préface de René Naegelen*. . . . . 12 »
ÉLOI BONAYGUE et CHARLES REBER
Vienne, Porte de la Guerre. . . . . 15 »
GEORGES BORIS
La Révolution Roosevelt . . . . . 15 »
MARCEL BRAIBANT
La Tragédie Paysanne (*Préface de Georges Monnet*). 16.50
PAUL CHOPINE
Six Ans chez les Croix de Feu (*Préface de J. M. Hermann*). . . . 10 »
PIERRE DUROC
Face au Capitalisme . . . . . 15 »
PIERRE FRÉDÉRIX
État des Forces en France. . . . . 15 »
GEORGES FRIEDMANN
La Crise du Progrès. . . . . 15 »
Dr A. HENRY
Guyane Française, Capitale Cayenne. . . . . 15 »
SIDNEY HOOK
Pour comprendre Marx (*traduit de l'anglais*). . . . . 18 »
CALVIN B. HOOVER
Allemagne IIIe Empire (*traduit de l'anglais par G. Blumberg*). . . . 15 »
LÉON JOUHAUX
Secrétaire général de la Confédération générale du Travail
La C. G. T., ce qu'elle est, ce qu'elle veut. . . . . 10 »
MAURICE LACHIN
Japon 1934. . . . . 15 »
La IVe Italie . . . . . 15 »
MAURICE LACHIN ET DIMITRI WELIACHEW
L'Éthiopie et son Destin . . . . . 15 »
EMILIO LUSSU
La Marche sur Rome... et autres Lieux (*traduit de l'italien*) . . . 15 »
S. DE MADARIAGA
Anarchie ou Hiérarchie. . . . . 12 »
BLANDINE OLLIVIER
Jeunesse fasciste . . . . . 15 »
JEAN PRÉVOST
La Terre est aux Hommes. . . . . 15 »
COMTE SFORZA
Synthèse de l'Europe. 16.50
LELAND STOWE
Hitler est-ce la Guerre ? (*traduit de l'anglais*). . . . . 12 »
ANDRÉE VIOLLIS
Indochine S. O. S. (*Préface d'André Malraux*). . . . . 15 »

PROBLÈMES ET DOCUMENTS

IN-OCTAVO

M. A. CILIGA
Au Pays du Grand Mensonge (*traduit du russe par A. Gourevitch*) . . 28 »
A. DAUPHIN-MEUNIER
La Banque, 1919-1935 (*Allemagne, Angleterre, France*). . . . . 20 »
GEORGES FRIEDMANN
De la Sainte Russie à l'U. R. S. S. . . . . 27 »
DANIEL GUÉRIN
Fascisme et Grand Capital (*Italie, Allemagne*). . . . . 18 »
BERTRAND DE JOUVENEL
Le Réveil de l'Europe. . . . . 28 »
MAURICE LACHIN
La Chine Capitaliste . . . . . 28 »
YVON
L'U. R. S. S. telle qu'elle est (*Préface d'André Gide*). . . . . 28 »